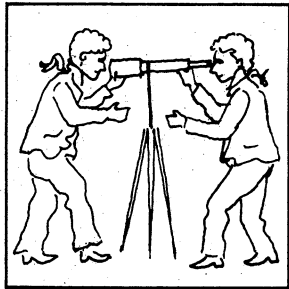


# LA CONSTRUCTION DU REEL Epistémologie et méthodes en sciences humaines CHEZ LE PSYCHOLOGUE



## Rôles et biais liés au sujet

La vie quotidienne est une mise en scène : chacun joue le rôle qu'il est censé y tenir. S'il se départit du scénario implicite que lui impose sa position momentanée, le milieu social a tôt fait de le remettre au pas. Sartre (1943, pp. 95 *sqq.*) parlait du garçon de café qui joue à être garçon de café; sociologues et ethno-méthodologues ont illustré abondamment ce phénomène (Garfinkel, 1967, Goffman, 1959). Certains rôles requièrent un long apprentissage. A côté des connaissances techniques, l'exercice d'une profession exige une compétence sociale, la maîtrise des règles du jeu. Il ne suffit pas au médecin de connaître les maladies et les thérapeutiques, au garagiste de savoir réparer un moteur : ils doivent s'imposer comme professionnels, face au malade ou à l'automobiliste. Ceux-ci à leur tour jouent un rôle, de malade plus ou moins docile, d'automobiliste plus ou moins ignorant.

Dans la situation expérimentale, le chercheur se présente comme le professionnel, mais le sujet se trouve dans une situation inhabituelle, où il tient malgré tout à faire bonne figure. On ne lui a pas enseigné comment s'y tenir, et c'est donc à lui-même qu'incombe le soin de créer sa partie. A la suite de Weber et Cook (1972) nous distinguerons quatre types d'acteurs : ceux qui jouent le rôle du "bon sujet", du sujet "loyal et consciencieux", du sujet "récalcitrant", et du sujet "soucieux de son image".

Le *bon sujet*, c'est celui qui voudrait fournir à l'expérimentateur les données qui lui permettront de corroborer son hypothèse. Porté par le désir d'apporter de "bons" résultats, il va au devant de ce qu'on lui demande, et c'est ce qui le rend, du point de vue de la validité, un très mauvais sujet. En effet, pour pouvoir faire peser la balance dans le sens espéré par l'expérimentateur, il est à l'affût des indices qui lui permettront de faire des hypothèses sur l'hypothèse de la recherche. Il répond aux caractéristiques de la situation qui lui paraissent exprimer une demande ("demand characteristics" comme Orne, 1962, les appelle). Mais si le sujet est tellement avide d'être un bon pourvoyeur de données, c'est parce qu'il adhère au système de valeurs de l'expérimentateur, qu'il partage ses buts, qu'il veut, au sens propre, collaborer à la recherche : on peut dire, de manière caricaturale,

que le meilleur “bon sujet”, ce serait l’expérimentateur lui-même, s’il pouvait être sujet dans sa propre expérience! Ce n’est donc pas la complaisance, mais l’*engagement*, qui caractérise ce rôle. Comme le dit Orne (1962, p. 778): “Le sujet partage avec l’expérimentateur la conviction que quelle que soit la tâche expérimentale, elle est importante; qu’à ce titre, elle est justifiée par le but poursuivi aussi dur que soit l’effort à fournir, ou grand l’inconfort qu’il faut supporter [...] Vu de cette manière le [bon sujet] n’est pas simplement un répondant passif qui subit la situation expérimentale, mais il est réellement concerné par le succès de l’expérience”<sup>3</sup>.

De ce fait, la position est difficile à tenir. Le bon sujet veut fournir des réponses authentiques, spontanées. Son rôle lui interdit donc de devenir conscient des facteurs qui déterminent ses réponses. Tout au plus peut-il s’avouer qu’il pense que le but de l’expérimentateur est tel ou tel, que c’est tel ou tel phénomène qu’on étudie. Mais “si les caractéristiques de demande sont tellement évidentes que le sujet devient pleinement conscient des attentes de l’expérimentateur, il (aura) tendance à faire machine arrière, pour rester honnête”<sup>4</sup> (Orne, *op. cit.*, p. 780). Le “bon sujet” ne peut donc s’autoriser à devenir trop actif, trop intelligent. Il sait que dans la situation de recherche, ce n’est pas lui le capitaine. Mais la dépendance, le non-savoir, bref la position de sujet sont à compter parmi les “inconforts” dont parlait Orne, inconforts auxquels il consent pour le bien de la science.

Le sujet *loyal et consciencieux* ressemble au précédent dans le sens qu’il s’efforce de fournir des réponses qui seront utilisables par le chercheur. Mais contrairement au premier, c’est plutôt un travailleur consciencieux qu’un collègue. Il suppose – et on ne peut lui donner tort – que son rôle est de suivre docilement les instructions sans trop se poser de questions. Suivant son tempérament, il pourra l’assumer avec plus ou moins de distance. Weber et Cook (1972) distinguent deux variantes du personnage. La variante passive est associée avec une certaine indifférence. Le sujet remplit son contrat de participation, sans enthousiasme ni imagination. La variante active: sachant qu’il ne faut pas trop en savoir, sachant aussi que les expérimentateurs pratiquent souvent la tromperie, le sujet consent à faire comme si les instructions disaient bien ce que l’on attend de lui:

la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Un sujet loyal actif, consciencieux sans être dupe, est alors peut-être pour un expérimentateur, le meilleur sujet. Il a, par rapport au bon sujet, le grand avantage de ne pas vouloir trop bien faire, de ne pas prendre le risque de miser sur la vraie hypothèse... ni sur la fausse, ce qui pourrait également être désastreux!

Le *sujet récalcitrant* (“negativistic subject”), comme son nom l’indique, fait de la résistance. Il regimbe contre le rôle qu’on veut lui faire jouer, et utilise ses forces et son intelligence à contrer l’expérimentateur. Son idéal serait de deviner l’hypothèse, pour mieux agir en sens contraire. A l’instar du bon sujet, il quête les indices de situation qui lui permettront de percer les intentions du chercheur, mais celui-ci n’est pas un modèle, c’est un rival. Le jeu expérimental est un jeu guerrier où chacun joue au plus malin. Le sujet récalcitrant le plus habile sera celui qui réussit à saboter l’expérience sans que son adversaire s’en rende compte: à donner des résultats négatifs, mais non aberrants, qui déçoivent l’attente du chercheur mais sans que celui-ci suspecte la bonne foi du sujet. Si tous les sujets étaient d’habiles récalcitrants, peu d’expérimentateurs confirmeraient leurs hypothèses dans le laboratoire... Mais heureusement pour ces derniers, tous les sujets ne sont pas récalcitrants, et parmi ceux-ci tous ne sont pas habiles. Plus encore, tous ne renoncent pas au plaisir de démontrer explicitement à l’expérimentateur qu’il n’est pas le seul à penser, à vouloir, à décider, bref, à être quelqu’un.

Last but no least, le sujet peut être *soucieux de son image de marque* (“apprehensive subject”). Un tel sujet tient avant tout à faire bonne figure. Sa crainte première n’est pas de décevoir les ambitions scientifiques de l’expérimentateur, ni d’être ravalé au rang d’instrument, mais bien d’être mal jugé. Or, en participant à l’expérience, le sujet est conscient de procurer à l’expérimentateur un matériel amplement suffisant pour que celui-ci puisse l’évaluer: jauger son intelligence, ses capacités d’adaptation, son équilibre socio-affectif. Il tend alors à fournir des réponses socialement désirables, en fonction de ce qu’il perçoit de la “mesure” effectuée, et de la manière dont il l’interprète. Il ne faut pas perdre de vue que dans une situation aussi artificielle qu’au laboratoire, un comportement peut prendre une signification bien différente de celle qu’il aurait dans la vie de tous les jours; par ailleurs, le sujet est poussé à croire que toute la mise en scène

est minutieusement calculée, que chaque détail de son comportement est scruté, enregistré, utilisé. Quoi d'étonnant alors à ce que, par exemple, certains sujets puissent s'acharner à faire des milliers d'additions, en déchirant la feuille de calculs sitôt qu'elle est remplie, et en passant imperturbablement à la suivante (destinée elle aussi à être partagée en trente-deux morceaux) (Orne, *op. cit.* p. 777)? Cette tâche, qui révolterait à juste titre un élève ou un employé, était non seulement acceptée, mais valorisée. Alors qu'ils auraient sans nul doute convenu que dans le monde ordinaire, un tel comportement eût été imbécile, les sujets le considéraient comme une manifestation de leur capacité de résistance: la situation expérimentale était vue par eux comme un test d'endurance.

Les quatre rôles que nous venons d'esquisser sont déterminés de manière complexe, par les motivations (elles-mêmes complexes, nous l'avons vu), par la personnalité du sujet, et par la situation où il se trouve: la personne particulière qui l'a contacté, la tâche particulière qu'on lui propose, l'expérimentateur particulier qu'il a en face de lui, etc. Que les sujets soient différents les uns des autres, l'expérimentateur le sait bien, qui pour éviter de généraliser trop vite se donne la peine d'échantillonner soigneusement les participants, et d'en prendre un effectif suffisant. Admettons avec lui que l'échantillon est bien représentatif, que le groupe soit un mélange acceptable d'hommes et de femmes, de jeunes et de vieux, d'anxieux et de personnes sûres d'elles-mêmes, de bavards et de taciturnes, de premiers-nés, de surdoués, de névrosés. Admettons aussi que la répartition aléatoire dans les différents groupes expérimentaux a bien dispersé les différents types. Cela nous donne-t-il l'assurance que les "rôles" seront aussi bien répartis? Peut-on considérer qu'ils contribuent, comme d'autres caractéristiques personnelles, à la variance d'erreur? Ou au contraire doit-on s'attendre à une erreur systématique?

Pour résumer les dangers potentiels associés à chacun des rôles, on peut dire que le "bon sujet" risque de faire accepter l'hypothèse alors qu'elle est fautive, le "sujet récalcitrant", de la faire rejeter alors qu'elle est vraie. Une attitude compense l'autre. Le "fidèle sujet" ne devrait pas fausser les résultats; le "sujet soucieux", lui, peut introduire une erreur qui va dans un sens ou dans l'autre, tout dépend si l'hypothèse lui prête un compor-

tement socialement désirable ou non. Comme on ne peut rien assumer *a priori* concernant la proportion des différents rôles à l'intérieur d'un groupe, comme d'autre part le "sujet soucieux" est imprédictible, il est difficile de prévoir dans quelle direction les rôles pourraient biaiser les résultats, *pour un groupe expérimental particulier*. Mais à cette inconnue s'ajoute un autre risque, plus grand: celui que les différents rôles ne soient pas suscités dans les mêmes proportions par les différentes conditions expérimentales. Les sujets ont été échantillonnés, mais les situations expérimentales, elles, sont "contrôlées". Il est donc fort possible qu'une situation E provoque une certaine attitude chez la plupart des sujets de ce groupe, alors que la situation témoin T induira, de manière tout aussi massive, une autre attitude. La différence entre les deux groupes s'expliquerait alors par la différence des rôles, et non pas par la V. I. que l'expérimentateur a cru manipuler.

Prenons le cas simple d'un plan expérimental à deux groupes avec prétest-posttest:

Groupe 1 :	R	Prétest	Traitement E	Posttest
Groupe 2 :	R	Prétest	Traitement T	Posttest

On s'intéresse à E, T étant pris comme témoin. Même si les sujets ne sont pas avertis du groupe auquel ils appartiennent, ils subissent un prétest et un posttest, séparés par une sorte de traitement. Il est permis de supposer que le plus naïf d'entre eux se dira bien que l'expérimentateur s'attend à trouver une différence entre les deux mesures. Maintenant, si E constitue un traitement privilégié et T un traitement prétexte, il est probable que la manière dont cette phase intermédiaire est liée aux mesures ne soit pas également perceptible dans les deux conditions. Si T est une condition de remplissage, elle risque de paraître moins vraisemblable au sujet, sans lien évident avec les pré- et posttests. Le sujet peut alors, ou bien se désintéresser de la recherche, ne pas investir autant que ce qu'il aurait fait dans la condition plus attrayante, ou conclure, avec raison, qu'il est dans la condition contrôle. L'effet risque d'être le même: on a en effet constaté que l'assignation au groupe témoin est en général décevante pour le sujet (Cook & Campbell, 1979). Les causes en sont évidentes lorsque le "traitement" consiste en une nouveauté péda-

gogique coûteuse, la participation à des activités intéressantes, l'accès à une thérapie prometteuse. Les sujets "contrôles" se sentent dépréciés, discriminés, laissés pour compte. Même dans la situation plus anodine d'une expérience de laboratoire, on peut imaginer que le traitement qui intéresse l'expérimentateur est un traitement de choix, le traitement témoin, un traitement "bidon". La proportion de "bons sujets", de sujets consciencieux, ou de récalcitrants risque alors d'être différente dans le groupe 1 et le groupe 2, entraînant artificiellement une différence au posttest. Cette différence ne serait pas due à la réelle efficacité du traitement E, mais au désintérêt ou à l'opposition suscitée par la condition T. Les résultats seraient "biaisés". C'est ce type de phénomène qui a obligé les expérimentateurs à examiner de plus près les motivations et les rôles du sujet.